Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 198

Artikel: Mémoires
Autor: Verdat, Claude-Joseph
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-285580

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 20 octobre 1901 | N° 198 | Quatrième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du **Pays du dimanche** à **Porrentruy** — TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du **Pays du dimanche** à **Porrentruy** — TÉLÉPHONE

LE PAYS 29me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 29me année *LE PAYS*

Avec notre prochain nméro nous donnerons comme feuilleton, une charmante nouvelle inédite, **FLEUR DE FALAISE,** *de Maxime Audoin, puis un attachant récit de Jean Kerwall plaisamment intitulé* **YAMINA.** *Nous sommes convaincu qu'ils charmeront nos nombreuses et aimables lectrices.*

MÉMOIRES

DE

Claude-Joseph VERDAT, sculpteur

BOURGEOIS DE DELÉMONT

Le tribunal révolutionnaire est arrivé à Delémont, ils ont condamné à mort un vieillard d'environ trois-vingt, dix à douze ans, c'était le chasseur de Bonfol, pour avoir parlé contre la constitution. Il est allé au supplice avec un sang froid et fermeté d'esprit comme on en voit guère.

Il y a maintenant à Porrentruy passé quatre-vingt détenus, les uns pour jusqu'à la paix, d'autres pour six mois, d'autres que leur procès n'est pas encore fait, pour avoir vendu une livre de fromage au-dessus de la taxe ou une bouteille de vin. En voilà bien assez pour une bonne amende et être enfermés jusqu'à la paix.

Le mardi 25 février 1794, François Bourquin de Courtételle a été guillotiné pour avoir été sur la montagne lors du rassemblement des garçons du pays, et pour avoir dit qu'il aimerait mieux servir chez les Suisses ou Autrichiens que de servir chez ces chiens de Français. Son père a subi le même sort le dimanche après 2 mars ; et la femme de ce dernier, mère du susnommé François Bourquin a été condamnée à être renfermée jusqu'à la paix. On dit qu'il a été condamné à mort aussi pour des propos, pour avoir menacé de mettre le feu à Delémont et pour avoir aussi à ce qu'on a dit, fait des faux assignats ; mais quoi qu'il en soit, il est connu que ça a été une des premières familles de Courtételle, ainsi que celui de Courfaivre pour planter le mai dans leur village.

Concernant Bourquin le père, on dit qu'on voit son esprit sur le cimetière. Plusieurs soldats l'ont vu. Le nommé Cartier hospitalier de Delémont et le fossoyeur dit aussi l'avoir vu. Voici comment on conte la chose. Le premier soldat ou volontaire qui l'a vu et a pris une peur qu'il en est mort le lendemain. Un second est encore mort. Comme on avait rempli l'église de St-Michel qui est sur le cimetière, de paille pour le militaire, de façon qu'on y mettait une sentinelle le jour et la nuit, cependant, malgré tous ces faits, le commandant du bataillon n'y voulait rien croire. Quelques jours après ce que je viens de dire, il faisait très beau temps. Plusieurs volontaires jouaient aux quilles devant la porte au Loup. Celui qui était de sentinelle au cimetière, était près de ces jardins qui sont devant la porte du dit cimetière, regardant ses camarades qui jouaient. Il avait laissé son fusil à sa porte. Un moment après qu'il a voulu rentrer au cimetière, il a vu très clairement la forme d'un homme tout blanc et sans tête, lequel était près de son fusil. Il est tout de suite venu où il était, lorsqu'il regardait jouer, et s'est mis à crier qu'il voyait l'esprit. Tous ceux qui jouaient y ont couru également. Le dit commandant était justement là, il y est aussi allé et l'a vu. La sentinelle a dit : « vous qui ne voulez rien croire, allez prendre mon fusil ». Il n'a pas osé le faire, mais tous les soldats ont dit : « Allons tous ensemble ». Ce qu'ils ont fait et l'homme a disparu, lorsqu'on s'est approché de la place où était le fusil. Voilà le fait tel que l'ont raconté les volontaires qui étaient présents. Ils l'ont rapporté chez le Probst, où ils étaient à manger du lait pour leur goûter. Ils ont ajouté qu'il leur était expressément défendu d'en parler et pas un volontaire ne voulut plus faire la garde. La nuit on n'y mit plus de sentinelle, mais le jour seulement et avec peine. On dit que la plus grande raison du changement de ce bataillon, parti le 13 mars 1794, est que ces militaires ne voulaient plus monter la garde sur le cimetière de St-Michel. C'était un bataillon du Doubs, un des derniers formés.

Ceux qui les ont remplacés sont de la Haute-Saône. Il y a environ 6 mois que ce bataillon est formé, à peu près en même temps que les autres. Ceux qui sont partis sont regrettés autant qu'ils peuvent l'être. Ils n'ont fait aucun bruit dans la ville, ils étaient très tranquilles, ce qui n'est pas le cas chez les autres qui étaient avant eux. On dit aussi que la nuit de leur départ, il en est déserté une cinquantaine, tous ceux qui étaient de piquet au chemin croisé entre Delémont et Courroux et aussi ceux qui étaient à la loge du Varnait, au haut de la fin, du côté de Courrendlin. On y a fait une maisonnette, ainsi qu'au chemin croisé, avec des planches, seulement au Varnait ils ont fait une espèce de redoute, mais il n'y a pas de canons. Il y a aussi une maisonnette près de celle des

---

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 97

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Elle ne songe plus au monde, et le monde léger n'y songe pas non plus. car à peine, durant une saison, parle-t-on des absents.

Et pliant la lettre, qui vient de réveiller un très faible rayon du passé, abaissant son voile pour se rendre à la chapelle, elle murmure :

— Comme il a raison, le vieux poète. en assurant que la gloire humaine est comme un cercle dans l'onde, qui va toujours s'élargissant, jusqu'à ce que, à force de s'étendre, il disparaisse tout à fait.

Le grand art du chant n'est plus son idole, mais comme sœur Florence, elle est devenue une artiste en charité. Un attendrissement gagne tout son être à la pensée des souffrances de l'humanité, de celles des malades. surtout des jeunes adolescents, de ceux qui souffrent comme avait souffert Yvan.

Chaque jour, il semble qu'une pitié plus grande la bouleverse, elle éprouve comme une véritable angoisse.

Alors, lentement, quittant la chapelle, pour calmer son cœur, elle se rend à la salle, où, dans l'abbaye, sont soignés de jeunes malades, et tous ces chers martyrisés par la maladie cruelle demandent, implorent et recherchent ses soins, parce que pas une main n'est plus délicate que la sienne ; parce que pas un visage n'exprime plus de compassion que le sien. Ils l'aiment parce que l'émotion véritable de la charité d'une grande âme, restée artiste, tremble dans son dévouement. Elle passe et on la bénit ; les mains se tendent vers elle.

Et la paix, la paix infinie, réside en son cœur. Le sacrifice, le travail, une vie si remplie d'œuvres lui semblent, même ici-bas, un bonheur mille fois plus grand que les bravos humains.

Elle a quitté la salle, elle a retrouvé le calme et le silence de la cellule. Elle écarte les blancs rideaux de la fenêtre, et regarde les étoiles se lever, là-bas au-dessus de la Basilique. Un écho de prières et de cantiques lui arrive. C'est l'heure de la procession aux flambeaux, et la longue file des pèlerins, en serpentant du pied au sommet de la colline, chante la gloire de Marie. Et dans son cœur elle bénit aussi la Vierge de Lourdes qui, à la prière d'Yvan, a accompli cet éclatant miracle de transformer en humble religieuse, la cantatrice adulée sur toutes les plus brillantes scènes de l'Europe, l'acclamée de Londres et de New-York, la fêtée de Vienne et de St-Pétersbourg, l'idole de Paris. Dans le Nouveau-Monde une foule d'entousiastes